

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 38

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: Jonathan
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183370>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

paire de puritains atrabilaires, vivant de café au lait et de vin blanc, et ne sortant de leurs sombres demeures, percées de « fenêtres étroites comme des meurtrières, » que pour « brouetter leurs enfants, le dimanche après-midi, sur la place d'armes, » etc. Bref, M. Révillon, avec la vivacité d'esprit et de style qu'on lui connaît, y servait un maître-plat de bourdes aux badauds de la gauche, aussi friands de ce comestible, semblé-t-il, que les badauds de la droite..... La *Feuille d'avis d'Yverdon* ayant protesté, dans une philippique (lisez *Fivippique*) toute bouillante d'une vertueuse indignation, contre les spirituelles coquecigrues de M. Révillon, ce dernier répondit, il faut le dire, avec beaucoup de finesse et de convenance, en promettant de rayer le nom d'Yverdon de sa seconde édition. — Le débat en était là, lorsque récemment, on apprit que M. Révillon séjournait momentanément à Yverdon; ce fut à cette occasion que les vers suivants lui furent adressés.

A Monsieur Tony Révillon.

Eh quoi! vous affrontez, dans notre pauvre ville,
Le régime écœurant qui vous horripilait,
Et l'on vous voit goûter, ô mortel versatile,
La saveur du vin blanc et du café au lait?...
(Pardon de l'hiatus, avouez qu'il s'impose,
C'est vous qui l'avez fait en célébrant Noël,
Et je ne puis, en vers, rappeler votre prose
Sans adjoindre au café le lait sacramentel.....)
Donc, vous nous avez pris pour de vieux calvinistes
Sombres, collet monté, mômières et prédicants,
S'accouplant tristement à des compagnes tristes,
De maussades moutards, maussades fabricants.
Détrompez-vous, Monsieur, nous avons lu Voltaire
Plus encor que Calvin, nous savons rire... un peu,
Jaser... de temps en temps, puis, nous savons... nous taire,
Et c'est là le meilleur atout de notre jeu.
Mais pour être dévôts!... Détrompez-vous, cher maître,
Le sévère Jehan n'en croirait pas un mot,
Il trouverait, ici, bien peu d'agneaux à pâître,
Yverdon fut peut-être, il n'est plus, *parpaillot*.
Nos femmes, il est vrai, vont parfois à l'église,
Et nous sommes, voyez, de si parfaits maris,
Que ça nous vexe peu qu'on nous les moralise.....
(Que voulez-vous, cher maître, on n'est pas de Paris!...)
Nous sommes assez sots pour croire à la famille,
Assez bourgeois, Monsieur, pour nous y trouver bien,
Assez provinciaux pour souffrir qu'une fille
S'habille déceimment... sauf à manquer..... de *chien*.
Oh! nous savons fort bien, qu'à ce train prosaïque,
Nous restons d'Yverdon, c'est notre châtiment,
Mais nous n'avons, pour ça, rien de pharisaïque,
Et vous nous avez peints trop pittoresquement!
Mais aussi, par Hercule! en quelle *pinte* obscure
Vous aurait-on mené, pour y charger de gris
La palette élégante et de joyeuse allure,
Dont l'Europe connaît le brillant coloris.
Trouver des gens d'esprit n'est pas chose impossible,
Mais il en est ailleurs, Monsieur, qu'au cabaret,
Allez les voir chez eux, — vous penserez plausible
Qu'on rencontre du bon..... même dans *Nazareth!*
Et tenez, si chez moi vous poussiez une pointe
On vous épargnerait le *lait* et le *vin blanc*,
On prendrait un cognac, un vermouth, une absinthe,
Et l'on discuterait, sans s'échauffer le sang;

Nous nous entendrions à merveille au Bourgogne,
Au Champagne, ma foi, nous serions deux amis,
Au café, — (*noir*, au moins,) — vous diriez sans vergogne
Tant de bien d'Yverdon..... que de mal de Paris.....

Yverdon, 14 septembre 1875. DUFOUR, avocat.

Coumeint on municipau fut remotsi pè onna fenna.

Lé bitès bâivont mi quand on subliè on bocon.
Là Marienne abrèvâvè sa vatse, et quand bin l'ai
a on diton que dit : « Fenna que subliè, too-lâi lo
cou, » le s'ein moquâvè pas mau, et le subliottâvè
dèveron sa *Tacon*. Adon Muïet (Samuel), qu'est de
la municipalità, amenâve sa *Grise* pè lo lincou, po
la fèrè bâire assebin, et li qu'est on grand moquè-
ran, sè mette à recaffâ dè la Marienne.

— Oh! la, la! que fasâi, la Marienne que subliè,
hi, hi, hi!

Cé bougro quie, que ne cratchè pas dein lo verro,
quand bin bâi à catson, desâi cein po fèrè eindia-
blliâ la pourra fenna et po fèrè rirè lè buiandâirès,
que lavâvont; mâ la Marienne l'ai repond :

— Oi, ye subllio po ma vatse, mâ ye cognâisso
on municipau que bâi sein que iaussè fauta dè su-
bllia!

L'arâi failu vairè elliâo fennès pè vai lo borné :
le sè rabattâvont dâo tant que le risont dè cein que
la Marienne avâi se bin remotsi cé *fier-bocon* que
craïa que paceque l'étâi municipau, nion n'ousâvè
lâi cresenâ.

On nous écrit la lettre suivante, que nous insérons
vu l'originalité des idées qui y sont émises :

M..... le 6 septembre 1875.

Monsieur le Conteur.

Dans les débats récents qui ont eu lieu au Grand
Conseil relativement à la tenue des registres de l'état-
civil, nos députés se sont trouvés en face de diffi-
cultés qu'ils n'avaient pas prévues. On ne veut pas
créer de nouveaux fonctionnaires, et l'on a raison,
mais les fonctionnaires communaux existants : syn-
dics, secrétaires, etc., tout intelligents qu'ils sont, au
dire de M. de Gingins, ne sont pas propres à la be-
sogne. Que faire? Monsieur, la question est bien
simple : il faut confier les dits registres à l'inspec-
teur du bétail, c'est un homme généralement grave,
sachant verbaliser, et, au besoin, apposer un sceau.
Ce choix aurait cependant quelques petits incon-
vénients qu'il importe de signaler. Ainsi : il suf-
firait de la moindre inattention ou d'une simple
transposition pour produire les *lapsus* suivants : Il
y a promesse d'union entre Jean Froliet et Pindzon,
âgée de cinq ans, race du pays, achetée à la foire
de Grandson; ou encore : ce jourd'hui est né à
Charles Boron une fille, sexe femelle, manteau ta-
cheté, oreilles rouges, quatre pieds blancs, queue id.

De pareilles erreurs seraient sans doute regrettables
mais, en revanche, imaginez quel bonheur, quel ra-
vissement éprouverait un jeune savant des âges fu-
turs à la lecture de ces registres; Messieurs, dirait-
il à ses collègues de la société d'histoire, Messieurs,

des études persévérantes, judicieuses, approfondies, nous ont fourni la preuve indubitable, irréfutable, que Darwin s'est mis le doigt dans l'œil en nous faisant descendre du singe. Nos aïeux étaient des êtres hybrides, marchant à quatre pattes, leur pelage était piqueté et moucheté comme celui des agneaux de Jacob, les femelles étaient vendues et achetées en foire, et, *horrible dictu*, les sires portaient des cornes. Ces découvertes, Messieurs, n'ont rien d'humiliant pour nous, car, quel qu'ait pu être notre point de départ, nous sommes arrivés, grâce à la loi de sélection naturelle, à un degré de développement que nos ancêtres n'ont jamais pu rêver. Notre savant dirait sans doute beaucoup d'autres choses encore, mais les lignes ci-dessus suffiront, je l'espère, pour appeler l'attention publique sur la proposition que j'ose vous soumettre, et sur ce, je vous présente mes respects.

JONATHAN.

UNE DROLE D'ENVIE

(Fin.)

Mais huit années se sont écoulées sans qu'on y ait pris garde, et ce qu'on revoit n'est plus cela.

L'enfant terrible et quasi laide est devenue une grande jeune fille de dix-sept ans d'une beauté presque accomplie. Elle a maintenant l'attrait, l'élégance, la grâce. Car le contraste d'autrefois augmente encore l'enchantement. Si même on regarde bien, on retrouve tous les anciens indices. Mais sous quelle apparence nouvelle! Les lignes éminées du visage se sont changées en traits fins et charmants. Le teint s'est nettoyé comme des couleurs cuites au feu fixent définitivement leurs nuances. Ces cheveux toujours ébouriffés avaient la force; ils ont acquis la richesse. Cette disposition déplorable à vous faire des grimaces n'est plus qu'une expression de physionomie qui, malgré soi, captive le regard. L'indiscipline du caractère s'est convertie en une piquante vivacité de langage;... ce qui n'empêche pas la modestie de répandre sur tous ces agréments son voile, et de leur servir de transparent.

Enfin, sous tous les rapports, l'ébauche a complètement pris forme. Et même de bien jolies formes! — Et tout compte fait, à moins d'être un Huron, on n'a pas grand mérite à s'apercevoir que l'absence sait préparer aussi d'agréables surprises.

Bien entendu que, pendant ce temps, on a soi-même produit son effet. Certaines réflexions à cet égard le prouvent :

— Quand il rit, il montre des dents si blanches que ça en est agaçant....

— Il a voyagé!... donc il sait des histoires. Il doit être amusant....

— Il est libre. Il a de la fortune. Est-ce qu'il ne va pas songer à se marier?...

— Si je l'ai fait enrager autrefois, il me doit de la reconnaissance; ça lui a formé le caractère....

Et ainsi de suite.

Le tout s'est donc passé à peu près dans ces termes. Les grands parents, eux aussi, voient ce rapatriement d'un bon œil.

Sur ce, le printemps s'avance. On se trouve à la campagne... Bref, on a bientôt pris son parti.

On s'est confié à la bonne grand-mère, qui vous a tout permis....

Est-ce donc là du roman? — Non; c'est de l'histoire; l'éternelle histoire de ce qui fera vivre le monde aussi longtemps qu'il sera monde. C'est l'éternelle jeunesse qui passe, hélas! si vite, et qui pourtant ne finit jamais: — Un mariage d'amour!

Deux années se sont de nouveau écoulées. Ces années-là, vous les avez connues ou vous les connaîtrez. Peut-être même

avez-vous reçu à l'époque un billet de faire-part.

Lucien se plaît à reconnaître qu'il a une petite femme «splendide.» — Lucie pense qu'elle a un mari «retour de l'Inde» qui est bien tout son idéal.

Quand on professe des opinions pareilles, chacun pour son compte, on n'est pas loin d'être d'accord.

Depuis quelque temps, cependant, Lucile a par instants des pointes de caprices qui, eu égard à son ancien caractère, ressemblent à ces rejetons qu'on voit pousser de terre, parce qu'un fragment de racine est resté dans le sol.

Lucien lui en a fait plaisamment la remarque. Elle n'a rien répliqué. Ça n'est donc pas inquiétant.

Au moment dont nous parlons, ils sortent tous les deux de table.

C'est l'hiver. Il fait froid. Un feu brillant flambe dans la cheminée du boudoir. Lucien s'est carré dans un de ces bons fauteuils si profondément rembourrés qu'ils sont une perpétuelle invitation à la mollesse. Et puis il semble que le bonheur fasse encore plus chérir ses aises.

Lucie s'est d'abord assise sur un petit canapé faisant angle droit avec la cheminée. Elle paraît rêver. Mais bientôt elle se lève, et vient se poser calmement sur les genoux de son mari, la face tournée vers lui, ses deux mains appuyées sur ses paules, et même le bout de son nez frôlant le sien, — genre de familiarité, par parenthèse, qui est toujours le symptôme de quelque visée de malice.

C'est ainsi qu'elle lui dit :

— Veux-tu me faire un plaisir?

Naturellement il sourit et la regarde.

— Dis-moi ce qui pourrait en ce moment te contrarier....

Je le ferai. Ça t'agacera.... et tu m'appelleras, comme autrefois, «petite mâtine.»

Il ne répond pas.

Il trouve l'idée drôle; mais c'est un enfantillage. Et un mari sérieux doit-il compromettre son prestige à ce point-là?

Durant ce silence, le frottement sur le nez est devenu tout une gamme....

— Vous ne voulez pas dire à votre femme ce qui vous agacerait?

Naturellement encore, il essaye de reculer la tête. Mais en même temps les deux mains quittent ses épaules et le saisissent par ses favoris pour le maintenir dans le devoir.

Alors, sans réflexion, il réplique avec un peu d'impatience :

— Ma chère amie... je t'en prie... songe combien il m'est insupportable que tu me tires toujours ainsi la barbe....

Ces paroles n'ont pas été plutôt entendues, qu'un éclair malin brille dans son regard.

— Ah! c'est ce qui vous agace?...

Et roidissant aussitôt les rênes, les petites mains leur impriment une saccade à faire prendre le mors aux dents au mari le moins emporté.

Cette fois, ce n'est plus seulement de l'impatience. La douleur est réelle. Et c'est d'instinct qu'il s'écrie : «Oh! la petite mâtine!...»

On lui répond par un éclat de rire. Un bon baiser clôt l'incident. Et une voix lui murmure à l'oreille :

— Si tu savais comme tu viens de me faire plaisir... et combien j'avais envie de t'entendre m'appeler encore comme ça!

— C'est égal, reprend son mari au bout d'un instant, c'est là un mot dont il nous sera difficile de faire un nom de baptême.

Paul PISAN.

La livraison de *septembre* de la Bibliothèque universelle et Revue suisse contient les articles suivants : I. Un Guillaume-Tell anglais, par M. Marc Monnier. — II. Une course solitaire dans les plaines de l'Amérique du Nord, par M. Ed. Guyer. — III. Le docteur Weisemann. Nouvelle, par Mlle Julie Anneville. (Quatrième partie.) — IV. Procès et plaideurs au XVII^e siècle, par M. Amédée Roget. — V. La France actuelle, par M. Ed. Tallichet. (Huitième et dernière partie.) — VI. Scène de la vie rurale en Ecosse. Hetty. — VII. Chronique parisienne. — VIII. Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, Lausanne.